

MARC BERNARD

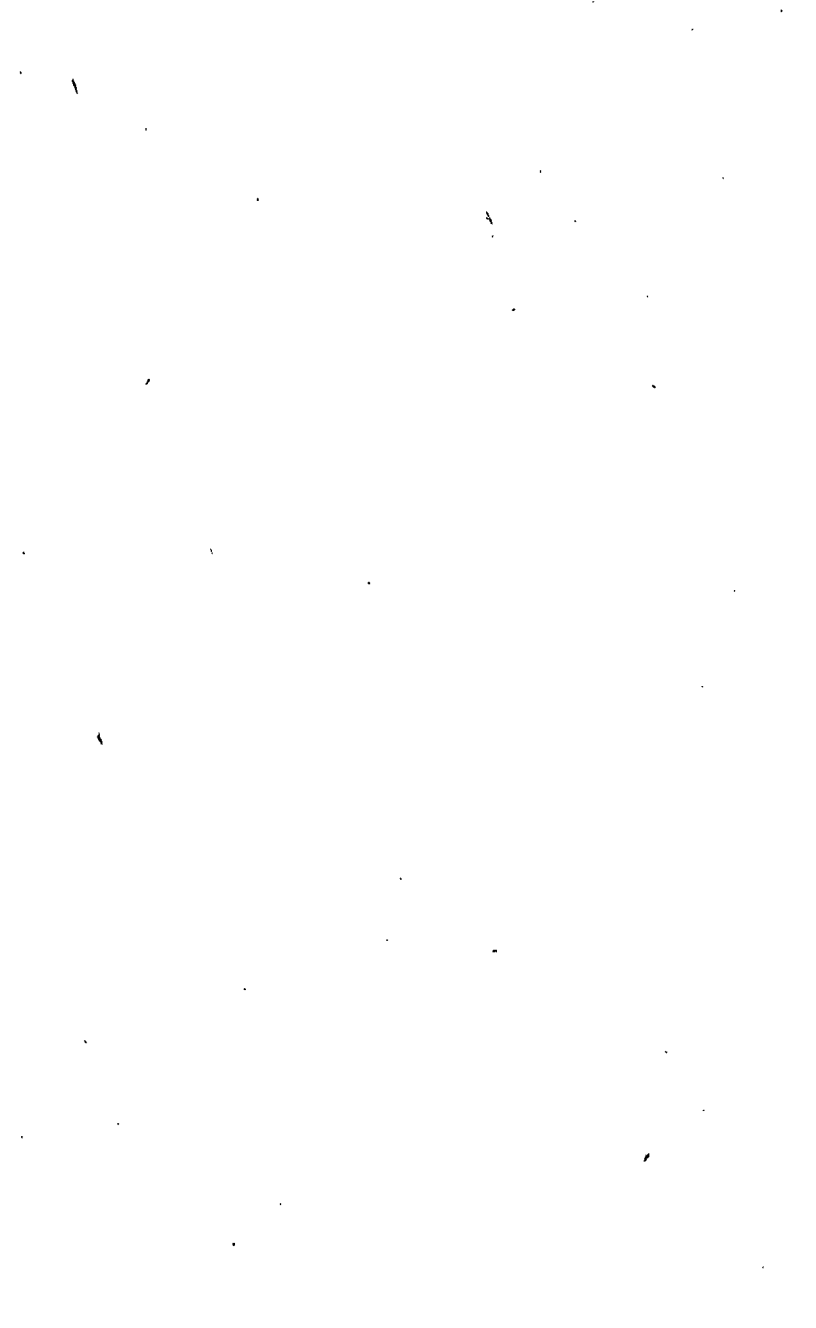
# AU SECOURS!

récit

*nrf*

GALLIMARD







**AU SECOURS !**

Œuvres de  
MARC BERNARD

*nrf*

ZIG-ZAG, (*poème en prose*).  
AU SECOURS ! (*récit*).  
ANNY, (*roman*).  
RENCONTRES, (*nouvelles*).  
LES EXILÉS, (*roman*).  
PAREILS A DES ENFANTS... (*récit*).  
VERT ET ARGENT, (*nouvelles*).  
LES VOIX, (*pièce en 3 actes*).  
LA CENDRE, (*roman, à paraître*).

*Chez d'autres éditeurs :*

INSOMNIE, (*collection de l'Épervier. Le Puy.*)  
LES JOURNÉES OUVRIÈRES DES 9 ET 12 FÉVRIER.  
(Grasset.)  
CROQUIS EN MARGE. (*La Tour Magne-Nîmes.*)

MARC BERNARD

# AU SECOURS!

récit

*nrf*

GALLIMARD

*Septième édition*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1946.*



# I

Les employés se préparent à rentrer chez eux. Les vieilles vestes, rayées de coups de plume, les manches de lustrine sont retirées en hâte.

Dehors, le soleil couvre la ville de sa blancheur. L'avenue qui vient de la gare est ensevelie sous une voûte de verdure. Dans la cour, un porte-bouteilles se dresse comme un arbre au-dessus du gazon ; ses feuilles de verre étincellent. Elles laissent pleuvoir des gouttes une à une.

Dans l'ombre fraîche du bureau, des reflets de feuillage tremblent contre les vitres. Cinq

## AU SECOURS !

hommes et un enfant, rangés l'un près de l'autre dans ce clair silence, attendent impatiemment que s'écoulent les quelques secondes qui les séparent de midi. Ils ont les yeux fixés sur la porte. Mais, dans le silence, une voix s'élève :

— Paul !

Paul sursaute.

— Paul ! Tu es sourd ?

L'enfant, qui tient dans sa main le sac de toile noire dans lequel il porte son déjeuner, le matin, se détache des autres employés. Il paraît inquiet et les quatre hommes le suivent des yeux avec une vive curiosité. Paul, d'une main tremblante, pousse la porte où brillent des lettres de cuivre.

## FONDÉ DE POUVOIR

Le chef est assis derrière son bureau. Il caresse sa barbe, blonde et soyeuse, d'une main pâle. Le regard qu'il fixe sur l'enfant est à la

## AU SECOURS !

fois cruel et ironique. Il demeure un instant silencieux, puis, comme si une nouvelle idée lui était venue, il ordonne :

— Va appeler les autres.

Paul, du seuil de la porte, de son index replié leur fait signe de venir. Les employés de plus en plus intrigués, et un peu inquiets maintenant, s'avancent l'un après l'autre. En pénétrant dans le bureau, ils retirent leur chapeau et se rangent en silence devant leur chef.

— Messieurs, commence celui-ci avec une gravité qui les met tous mal à l'aise, j'ai une communication importante à vous faire.

Il ferme un instant les yeux, et l'on voit ses longs cils soyeux qui forment une frange d'or à l'extrémité de ses paupières, puis il les ouvre tout grands pour ajouter à voix basse :

— J'ai le regret de vous annoncer qu'il y a un voleur, ici, parmi vous...

Tous les auditeurs sursautent brusquement.

— ... et je vous ai réunis ici pour le démasquer.

## AU SECOURS !

Le fondé de pouvoir parle lentement, avec solennité. Ses doigts blancs et gras glissent dans sa barbe. Un reflet de lumière joue dans les poils et les dore. Cette courte toison fait ressortir le rouge éclatant des lèvres.

— Ce vol, messieurs, continue-t-il, n'est pas d'une très haute importance, mais... — il fixe sur ses auditeurs un regard fulgurant — je ne saurais tolérer que dans une maison, dont j'ai la charge et la responsabilité, on dérobe quoi que ce soit.

Il s'est emparé d'une règle en prononçant ces dernières paroles, et il en cingle violemment la table à chaque mot.

Les quatre employés se taisent. Ils se jettent de courts regards à la dérobée comme s'ils s'espionnaient mutuellement.

Un lourd silence a succédé à cet exorde et chacun en attend impatiemment la fin.

Le fondé de pouvoir ne se presse guère de conclure. Soudain, son regard qui avait erré nonchalamment de l'un à l'autre de ses audi-

## AU SECOURS !

teurs, comme incertain à se fixer, se pose sur l'enfant avec une telle expression que les employés, soulagés, sentent leur curiosité renaître.

— Paul, avance !

L'enfant fait un pas, se détache du groupe, et vient se placer devant le chef qu'il fixe avec des yeux angoissés.

Ses jambes nues tremblent et sa main droite serre convulsivement le sac de toile noire. Il a l'impression d'être le prisonnier de ces cinq hommes, d'être nu devant eux ; leurs regards le transpercent de part en part, le clouent contre le plancher. Tout est devenu délicieusement léger dans sa tête, comme dans les rêves. Ce bureau s'est subitement transformé ; c'est maintenant une roche posée en équilibre au bord d'un gouffre, que la plus légère imprudence, le moindre mouvement peut faire basculer dans le vide.

Le fondé de pouvoir se frotte joyeusement les mains sans détourner ses yeux de l'enfant.

## AU SECOURS !

La cruauté et l'ironie de son sourire ont encore augmenté.

— Qu'est-ce que tu as dans ton sac ? demande-t-il brutalement, tout à coup.

L'enfant, la main crispée, se tait. Il ne quitte pourtant pas des yeux le chef, il se livre entièrement à lui dans son épouvante. Il se sent inondé de lumière, il en regorge, elle jaillit, elle coule de ses pupilles agrandies.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ? Qu'est-ce que tu as dans ton sac ? interroge à nouveau, avec dureté, la voix.

Mais l'enfant continue à regarder, sans répondre.

Le fondé de pouvoir se lève alors et, lentement, fait le tour de son bureau. Il vient vers Paul avec gravité, sans cesser de jouer avec sa barbe aux reflets de cuivre. Arrivé devant lui, il prend le sac dans sa main comme une proie ; l'enfant le retient un peu dans la sienne, mais ses doigts s'ouvrent et l'abandonnent.

L'homme rapidement délace la courroie ; sa

## AU SECOURS !

main plonge dans la toile et en ressort chargée d'une petite bouteille remplie d'un liquide clair. Cette bouteille étincelle entre les doigts blancs, dans l'ombre du bureau.

— Voilà, messieurs ! dit le fondé de pouvoir d'un air grave en montrant la bouteille d'un geste circulaire. C'est peu de chose, je le sais, peu de chose en apparence, mais je ne saurais tolérer de ces petits larcins qui poussent à de plus grands. Il faut atteindre le mal dans sa racine. Si l'œuf est pourri, brisons l'œuf !

— Pourquoi as-tu dérobé cette essence ? demande-t-il à Paul.

L'enfant est écarlate ; ses yeux sont gonflés de larmes, mais il se tait ; il s'offre tout entier, par ses yeux grands ouverts, à la honte. Il la sent monter dans sa poitrine et s'élever rapidement dans sa gorge. Il a l'impression qu'il va étouffer, s'abattre d'une pièce sur place. Il est devenu si pesant qu'il s'étonne de ne pas crever le plancher, de ne pas s'enfoncer lentement dans la terre.

## AU SECOURS !

— Pour cette fois, ça va. Mais que je ne t'y reprenne plus. File !

Paul s'est élançé vers la porte. Dehors, la rue est pleine de lumière, des cristaux de soleil brillent aux vitres. C'est à peine si une frange d'ombre s'étend sur le trottoir de gauche. Au-dessus de l'avenue, les feuilles forment une coupole de verdure. Il fait frais là-dessous. Au pied des platanes géants, une eau claire dessine des anneaux de fraîcheur qui vont abreuver les racines dans la profondeur de la terre. De rares coulées de lumière tremblent sur la chaussée. La ville est blanche et noire.

Paul avance, tête baissée. Le souvenir de la scène précédente devient de plus en plus confus ; il n'en reste plus qu'une barbe blonde et une main coupée, suspendue dans le vide du bureau.

L'enfant a l'impression de s'éveiller.

Est-il sept heures du matin ou midi ? A-t-il rêvé ? La réalité n'est attachée à la terre que par des fils à peine perceptibles, et il



## AU SECOURS !

faut ouvrir ses yeux tout grands, les fixer longuement sur un détail pour l'apercevoir.

Paul s'efforce de reprendre pied, de s'alourdir ; il saute sur un pied, s'arrête devant une fontaine pour aspirer l'eau fraîche à pleine gorge, il laisse ruisseler cette eau sur son visage brûlant. Et, peu à peu, la pesanteur reprend ses droits. Le contour du monde devient plus net, le bruit des arbres, qui remuent faiblement au-dessus de sa tête, lui parvient plus distinctement, le sol se raffermi sous ses pieds. Avec la réalité, le souvenir de l'humiliation revient.

— Pourquoi fait-on tant d'histoires pour si peu de chose ? songe l'enfant. Cette essence je l'ai prise, oui, sans doute, je l'ai volée, mais je ne croyais guère mal faire. Une petite bouteille de rien du tout, dont le contenu aurait tenu dans une moitié de gobelet, c'est là mon crime. Était-ce si grave ? Et tous ces idiots qui riaient autour de moi. Si j'avais eu leur taille et leur force, ils ne se seraient pas permis de

## AU SECOURS !

rire, mais avec un saute-ruisseau, pourquoi se gêner ? Pourquoi n'avoir pas promené la bouteille tout autour de la ville, et dans mon quartier, pourquoi n'avoir pas rassemblé les gens devant ma fenêtre et fait honte à ma mère et à moi en m'accusant publiquement de ce vol ? Le barbu aurait pu le faire lorsqu'il y était, cet imbécile. Est-ce qu'il n'aurait pas pu me parler à moi seul au lieu de réunir tout le monde ? Mais il était trop heureux de m'humilier devant tous. Il triomphait sans danger. Je déteste cet homme !

— Eh ! Paul ! Tu ne cours pas derrière moi ?

L'enfant, plongé dans sa méditation, sur-saute brusquement. Il aperçoit sur la chaussée, à côté de lui, le comptable qui passe, perché sur sa haute bicyclette. Il agite ses longues jambes et ressemble ainsi à un énorme insecte.

— Eh ! Eh ! la bouteille ne t'empêchera pas de courir, ajoute l'homme en riant. On t'a pris, cette fois !

## AU SECOURS !

— Imbécile ! crie Paul. Vous êtes un fameux imbécile !

— Mais toi, tu n'as pas toujours les mains dans tes poches, dit le comptable en s'éloignant rapidement sur ses deux roues luisantes.

— Vous aussi vous êtes... — l'enfant voudrait ajouter : un voleur — mais il songe que ce n'est pas vrai, et il se tait, plein de rage et de honte.

Alors n'importe qui va pouvoir l'aborder maintenant dans le bureau, et lui dire :

— Ça te connaît, les bouteilles d'essence, mon garçon.

Non, c'est fini, pense-t-il, c'est bien fini. Jamais plus ils ne me reverront. Je chercherai du travail ailleurs. Qu'ils aillent au diable, tous ces ronds-de-cuir.

Il décide de ne rien dire à sa mère et de se mettre en campagne dès qu'il aura mangé.

Cette résolution le calme ; il sent sa colère s'apaiser.

Il habite à l'autre bout de la ville et il doit

## *AU SECOURS !*

se presser d'habitude pour rentrer chez lui, c'est pourquoi il trotte parfois derrière la bicyclette du comptable, mais aujourd'hui rien ne le presse ; il a une demi-journée de libre, il pourra aller et venir à son gré. Il frappera à toutes les portes pour demander si on a besoin de quelqu'un.



**ANDRÉ DHOTEL**

Campements	Les Rues dans l'Aurore
Le Village pathétique	ou
Nulle part	les Aventures de G. Leban

**RAYMOND GUÉRIN**

Quand vient la Fin	Zobain
<i>suivi de</i>	L'Apprenti
Après la Fin	(en préparation)

**GEORGES LIMBOUR**

L'Illustre Cheval Blanc	Le Bridge
Les Vanilliers	de Madame Lyane
La Pie Voleuse	(en préparation)

**ANDRÉ MALRAUX**

La Condition humaine ( <i>Prix Goncourt 1933</i> )	
Royaume Farfelu	Le Temps du Mépris
L'Espoir	
La Lutte avec l'Ange ( <i>en préparation</i> )	

**JEAN PAULHAN**

Le Guerrier appliqué	Les Fleurs de Tarbes
Les Hain-Tenys	Clef de la Poésie
Entretien sur des Faits divers	
<i>avec des dessins et des culs-de-lampe d'André Lhote</i>	
F. F. ou Le Critique	
<i>illustré par Seurat, Vallotton, Vuillard, Luce, Matisse</i>	
<i>K. X. Roussel, Bonnard, etc.</i>	
<i>En préparation :</i>	

Guide d'un petit voyage en Suisse
La Métromanie ou Les Dessous de la Capitale
<i>illustré de gouaches par Dubuffet</i>

**ÉDITIONS RELIÉES***d'après les maquettes de Paul Bonet*

<b>ANDRÉ MALRAUX</b>	<b>JEAN PAULHAN</b>
L'Espoir	Clef de la Poésie
La Condition humaine	Les Fleurs de Tarbes
Le Temps du Mépris	Entretien
	sur des Faits divers